

QUELLE ESPÉRANCE AU CŒUR DE LA SOUFFRANCE ? Témoignage à l'occasion du colloque *Rivespérances* (Namur 2012)

La maladie, mon alliée

Je suis entré au monastère il y a 28 ans, j'avais 23 ans. On a diagnostiqué la sclérose en plaques il y aura 20 ans l'année prochaine. Je me rappelle, au début de la maladie, Danielle, une amie, m'avait demandé de lui écrire un article pour une revue de pastorale bruxelloise afin de lui partager comment la souffrance m'avait réconcilié avec moi-même... Je m'étais dit qu'elle était franchement audacieuse (et passablement gonflée) d'imaginer que la maladie était si positive, alors que je venais de l'apprendre et qu'elle aurait pu d'abord me révolter. Pourtant ce sentiment bien humain ne m'a jamais habité. Et puis, pour ne pas la décevoir, je lui avais écrit une lettre bonne à publier, dans laquelle je lui expliquais que je préférais faire de la maladie une alliée plutôt qu'une adversaire.

La maladie et ma relation à Dieu

Même si ma relation à Dieu avait déjà été éprouvée par des amis scientifiques qui m'interpellaient volontiers sur des questions relatives à la mort et à la vie, je sentais que beaucoup de questions restaient en jachère et qu'il me faudrait bien toute une vie pour y répondre. Heureusement, ma formation antérieure de photographe m'avait toujours permis de rencontrer la réalité et l'autre avec un regard vivant et jamais théorique ou figé. Durant mes premières années de formation et de vie monastique, je ne m'étais jamais posé existentiellement la question de la maladie et de la souffrance, celle-ci est venue me surprendre alors que j'étais en plein dans le feu de mon existence et de différentes responsabilités. Plus vite que je ne l'aurais pensé, elle est venue interroger ma vie, ma relation avec Dieu, sans jamais vraiment remettre celle-ci en question. Au contraire, j'étais convaincu que mon chemin de souffrance n'était pas voulu par Dieu, mais que Dieu m'accompagnerait pour le vivre. Dès mon entrée et par ma formation, j'avais pas mal d'idées sur Dieu et la photographie m'avait déjà permis de vivre une expérience avec lui par la rencontre des autres. Si j'avais des réponses au plus intime de moi qui ont décidé assez vite de mon entrée au monastère, j'avais néanmoins aussi beaucoup de questions qui ne m'ont jamais découragé, mais maintenu en marche.

Au travers de la maladie, quelle relation Dieu a-t-il avec moi ?

Dieu désire mon bonheur

Au monastère, assez vite, je me suis plongé dans les Écritures, non pas tant pour les étudier que pour me laisser interroger par Dieu au cœur de ma vie. Et par la *lectio divina*, j'ai vu que je n'étais pas seul à avoir été interpellé par Dieu dans ma vie. Quand on rencontre quelqu'un comme Job, Jérémie, Moïse et les autres, on découvre vite que tous se sont retrouvés à devoir mettre des mots sur leur rencontre avec Dieu, et leur chemin n'a pas éludé leurs questions, leurs doutes, leur révolte aussi.

Assez rapidement, au monastère, j'ai eu la chance de rencontrer le monde de l'Arche de Jean Vanier. Avec eux, c'était la première fois que j'approchais des personnes avec des handicaps et donc d'une certaine manière, le monde de la souffrance, peut-être pas celle liée directement à leur handicap apparent, mais une souffrance plus profonde, plus sociale (beaucoup étaient abandonnées par leur famille). Avec le temps, ces personnes m'ont permis de rencontrer leurs

grandes richesses spirituelles, liées à leur rencontre et leur goût de Dieu. Très vite, j'ai été renvoyé à moi-même, à mon être et à ma recherche de Dieu.

La grande question qui ne m'a jamais quitté fut de me demander : et moi, quelle relation avais-je avec Dieu ? Et Dieu, quelle relation a-t-il avec moi ?

En lisant les évangiles, on remarque que Jésus n'a pas fait grand chose dans sa vie en dehors d'avoir libéré les personnes et de s'être libéré lui-même dans sa relation avec son Père : il a ouvert la bouche de celui qui ne savait pas parler, ouvert les yeux de l'aveugle, les oreilles du sourd, redressé le boiteux etc. Il me laisse libre d'être qui je suis, et même, il veut promouvoir mon être : faire en sorte que je devienne plus libre et plus moi-même. Il désire mon bonheur. Jésus n'a jamais donné une réponse ou une définition de la souffrance, il a chaque fois rejoint le plus pauvre et, celui qui lui posait une question, il le renvoyait à lui-même en lui proposant de le suivre. Quand un jeune veut entrer au monastère, Benoît demande de vérifier s'il cherche vraiment Dieu. Et très vite, on se rend compte que c'est Dieu qui nous cherche et veut nous rejoindre.

Dieu ouvre la souffrance

Pour revenir à la souffrance, je crois qu'on peut aussi faire une distinction entre souffrance et douleur. Quand vous avez mal aux dents, rien ne se voit ; il y a quelques années, j'ai eu de très grandes douleurs trijuminales et j'ai découvert un autre rapport à la solitude. Je me suis rendu compte que si on pouvait parler de la souffrance (je peux en effet vous parler de ma sclérose en plaques), par contre, la douleur isole plus particulièrement celui ou celle qui la vit car il ne peut pas la partager et la faire comprendre à quiconque, on est bien désemparé devant la douleur de quelqu'un. Je sais que des philosophes ou des psychologues¹ ont d'autres avis sur la différence entre ces deux réalités, je vous partage le mien.

Avec le temps, je découvre que la souffrance, même si je peux davantage la mettre en dialogue (sans nécessairement la comprendre), peut aussi m'isoler très fort. Car elle reste un mystère pour moi ou celui qui la vit et a fortiori pour l'autre. Le dialogue avec un proche est très important.

Je crois que Dieu, par son Fils, vient ouvrir la souffrance. Comme telle, elle n'a pas de sens et reste absurde, mais je peux lui donner un sens, je crois que parce qu'il a été jusqu'au bout, qu'il a souffert et en est mort, mais qu'il est ressuscité, le Christ me donne une espérance ; je veux croire que la vie ne s'arrête pas avec la mort. Et puis non seulement la souffrance et la

¹ - Ambiguïté aussi de la sensation, et c'est toute la culture psychosomatique qu'il faudrait évoquer là : le propos est rendu énigmatique du fait que la douleur est connue comme une manifestation classique des difficultés psychologiques. Dans ce domaine l'expression la plus redoutable est à l'évidence celle de "douleur morale" que les psychiatres attribuent aux déprimés. Chacun a fait l'expérience de ces sensations de détresse où le tourment psychologique engendre en effet ce poids, cette constriction, qui ne peuvent guère se décrire qu'en termes douloureux. D'autre part la douleur est ressentie dans le cerveau, dans l'organe de la pensée et du sentiment, ce qui fait que les notions se trouvent fonctionnellement mêlées et indiscernables dès lors qu'on s'y essaie avec un peu de précision (Conférence inédite pour les soins palliatifs de M. Cavey, gériatre, 2005).

- Et en philosophie : "Jusqu'ici, j'ai évité de distinguer douleur et souffrance. Or le plus souvent, ces deux concepts sont confondus à tort. En réalité, ils sont bien différents, la douleur étant plus ponctuelle et temporellement limitée, la souffrance plus diffuse et durable. A la limite, si la douleur peut parfois être identifiée à la souffrance, la souffrance ne se réduit pas à la douleur, mais l'excède..." (L.COLOUBARITSIS, *La Proximité et la question de la souffrance humaine*, édit. Ousia, coll. Ébauches, p.141, 2005).

mort ont été déchirées et ouvertes vers la vie, mais je crois que Dieu ne cesse de m'ouvrir pour regarder au-delà de la souffrance...

La rencontre avec la maladie n'est pas au centre de ma vie

Ainsi, Dieu me donne de regarder l'autre sans le réduire à sa maladie, à ses handicaps. Et cela me permet de ne pas mettre la rencontre avec la maladie au centre de ma vie. Évidemment, elle conditionne beaucoup ma relation avec moi-même, avec les autres et avec Dieu, mais elle n'est jamais le centre de mes préoccupations.

Comment laisser l'autre libre ? Comment promouvoir ou développer la liberté de celui qui est en face de moi ? Comment l'aider à devenir lui-même et à goûter le bonheur ? N'est-ce pas cela *aimer* ? Personnellement, je crois que la souffrance m'apprend à aimer. Elle a encore beaucoup à m'apprendre... Je crois qu'elle m'apprend à m'ouvrir et à accepter que l'autre m'enrichisse de sa différence. On le voit dans nos pays pour les malades, les étrangers, les handicapés : parce qu'on ne les connaît pas, on a peur et, comme on a peur, on les exclut. Je dois donc apprendre à me connaître pour m'aimer.

Il y a peu, je disais à ma kiné que j'avais quand même fait tout un chemin grâce à la maladie. Je ne souhaite ce chemin à personne, mais c'est le mien et je suis heureux de tout ce qu'il me fait découvrir. Oui, ce chemin, même éprouvant, est une grâce.

Pierre Gabriel o.s.b.
pierre.gabriel@wavreumont.be